

Langues et littératures romanes

M. Harald WEINRICH, professeur

Art et critique de l'oubli

L'histoire culturelle de l'oubli conduit à Athènes, où a pris naissance l'« art de l'oubli » (*ars oblivionis*, *ars oblivionalis*) aux environs de 500 av. J.-C. D'après une anecdote transmise par plusieurs auteurs de l'Antiquité et divulguée avant tout par Cicéron, le poète grec Simonide, qui passe pour être l'inventeur de l'art de la mémoire (*ars memoriae*), aurait offert à l'homme d'État Thémistocle, protagoniste de la victoire de Salamine, de lui enseigner cet art (« *ut omnia meminisset* »). Ce à quoi Thémistocle aurait répondu qu'il lui serait plus profitable d'être initié à l'art de l'oubli (« *oblivionis artem malle* ») afin de se libérer de l'excès de mémoire qui l'accablait. Depuis cette époque, l'art de l'oubli accompagne l'art de la mémoire dans son évolution à travers les siècles et a donc été choisi, dans ce cours, comme le *leitmotiv* d'une histoire culturelle de l'oubli, qui reste cependant ouverte à une critique de l'oubli, y compris l'art de l'oubli.

Homère est le premier auteur à donner à l'oubli des contours littéraires bien définis. Dans l'*Odyssée* en effet les obstacles les plus périlleux parmi ceux qui retardent le héros et menacent de compromettre son retour à Ithaque sont, chez les lotophages ou chez Circé ou encore chez la nymphe Calypso, les effets de différentes drogues de l'oubli dont le poète décrit avec maints détails la composition pharmacologique et l'effet presque irrésistible sur ceux qui en prennent. Mais Ulysse résiste et c'est en triomphant de l'oubli qu'il parvient à rentrer dans sa patrie.

Parmi les autres poètes de l'Antiquité qui ont contribué à donner du relief à ce thème, l'enseignement du cours a retenu Virgile, peignant dans l'*Enéide* l'arrivée aux bords du Léthé, fleuve mythique de l'oubli, des défunts soucieux d'y boire « de longs oublis » (« *longa oblivia* ») avant leur réincarnation en d'autres corps pour d'autres vies. Dans un autre registre littéraire, Ovide a également contribué à enrichir notre savoir sur l'oubli. Ses *Remedia amoris* peuvent être considérés comme un art de l'oubli appliqué avec ironie aux souffrances causées par un amour malheureux. Une prière prononcée au sanctuaire

romain de l'Amour léthéen (*Amor Lethaeus*) semble être le remède le plus efficace à ce genre de maux.

La voie de la philosophie a permis une approche différente, parfois opposée. Ainsi la doctrine de l'*anamnesis* dans les textes de Platon a été relue et réexaminée en fonction du thème de l'oubli dans l'existence humaine. L'*anamnesis*, en effet, présuppose dans l'âme de celui qui la pratique l'oubli initial lié à l'accident que représente la naissance. Aussi tout processus d'apprentissage implique-t-il pour le disciple un long effort de récupération de ce qui n'a pas encore été définitivement perdu.

Chez saint Augustin, à cet oubli initial correspond la vie païenne et pécheresse que le saint regrette d'avoir menée avant sa conversion. Pour assurer son salut, le nouveau converti utilise des repères mnémoniques dont Dieu-le-Père, qui représente dans la Trinité la mémoire divine, a imprégné l'âme de chaque être humain sous forme d'idées universelles. La théologie de la mémoire, telle qu'on la trouve exprimée dans les *Confessions* et dans le traité *De Trinitate*, est entièrement destinée à contrecarrer l'oubli par trop humain qui persiste même après la conversion et qui ne cesse de menacer le pacte de mémoire que Dieu a bien voulu conclure avec le genre humain et en particulier avec ses fidèles. Sous forme de la grâce, la *memoria Dei* (dans le sens d'un *genetivus subiectivus*) reste présente dans l'âme de l'homme quand même celle-ci aurait été oublieuse de Dieu (« *oblitum tui non oblitus es* »).

Les deux courants de pensée issus des poètes et des philosophes anciens se rejoignent dans la *Divina Commedia* de Dante. Cette œuvre à la fois poétique et théologique a été analysée dans le cours comme une grande parabole de la mémoire de Dieu (au sens déjà indiqué) qui, dans les trois règnes de l'au-delà, se clôt sur le bilan, éternel (Enfer, Paradis) ou temporel (Purgatoire), du pacte de mémoire passé avec Dieu et formulé dans la Bible, selon que les défunts l'ont, au cours de leur vie terrestre, respecté ou trahi. Dante lui-même, dans son rôle de voyageur de l'au-delà, est le témoin fidèle de ce drame mnémo-théologique aux aspects multiformes.

L'époque moderne, avec l'invention et la diffusion de l'imprimerie, ne permet plus à la mémoire de conserver les privilèges dont elle a joui au moyen âge comme gardienne première du savoir culturel. La critique des moralistes d'abord (Montaigne, Gracián, La Bruyère), puis des philosophes rationalistes et éclairés (Descartes, Cordemoy, Helvétius, Rousseau) atteint la mémoire et réduit par là sa prédominance sur l'oubli. On ose alors affirmer que « savoir par cœur n'est pas savoir » (Montaigne), que la mémoire est menteuse (Descartes : « *mendax memoria* »), que « le grand esprit ne suppose point la grande mémoire » (Helvétius). Et Kant d'ajouter que, dans l'ascension du Parnasse, le rôle de la mémoire doit être limité à celui d'une « bête de somme » (*Lastesel*). Par conséquent, Émile « n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de La Fontaine, toutes naïves, toutes charmantes qu'elles sont ». Du même coup, l'oubli

reprend une partie de son ancien pouvoir. Kant, très âgé, après avoir licencié son vieux valet Martin Lampe, note sur un morceau de papier : « Il faut maintenant que le nom de Lampe soit complètement oublié ». Frédéric le Grand écrit en français une « Ode sur l'oubli » dont la dernière strophe, sinon l'ode tout entière, est une apologie passionnée de l'oubli. Et à la fin du siècle, l'aventurier vénitien Giacomo Casanova raconte dans ses *Mémoires*, rédigés aussi en français, non seulement les innombrables prouesses érotiques d'un virtuose de l'oubli, mais encore, à travers son aventure avec Henriette, les souffrances, un tantinet comiques, d'un oublieur oublié.

A partir du XIX^e siècle la littérature découvre la poésie de l'oubli. Le Léthé devient un fleuve romantique au bord duquel rêvent les poètes. Témoin d'abord Lamartine affirmant : « L'oubli seul désormais est ma félicité » (« Le Vallon »). D'une façon analogue, Baudelaire, dans le poème « Le Léthé », et Mallarmé, dans le sonnet « le Cygne » ainsi que dans le poème en prose « Le Nénuphar blanc », transforment l'oubli en emblème de la poésie. Valéry encore est convaincu que « sans oubli on n'est que perroquet ». Une poétique de l'oubli se dessine aussi dans le roman : la structure profonde de la *Recherche* de Proust montre que la mémoire, éveillée par les sensations, doit se frayer un long chemin à travers un oubli profond qui lui donne toute sa dignité.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la philosophie s'intéresse de nouveau au phénomène de l'oubli et le situe désormais dans un contexte anthropologique. Ainsi Nietzsche, dans la deuxième de ses « Considérations intempestives » (*Unzeitgemässe Betrachtungen*), fait-il l'apologie de l'oubli, salutaire en ce qu'il peut guérir l'homme moderne de la « maladie historique » et l'orienter vers l'horizon ouvert de l'avenir, car « toute action présuppose l'oubli ». Cependant, dans ses écrits ultérieurs, il reviendra à la mémoire pour fonder sur elle sa « généalogie de la morale ».

Avec Sigmund Freud, l'oubli perd définitivement son innocence. Qui a oublié ou qui veut oublier s'expose désormais à devoir justifier cet acte. L'oubli, dû au refoulement dans l'inconscient sous l'influence d'une censure morale exercée par le sur-moi, ne peut faire disparaître entièrement la chose oubliée ; celle-ci, au contraire, devient pathogène et tourmente le corps par le langage non-verbal de la névrose et de l'hystérie. Il incombe alors au psychanalyste de conduire le patient, par associations libres et dans une situation narrative décontractée, à reproduire les événements de sa vie, afin de lever, au niveau de la conscience, le blocage de la mémoire. En fait, Freud est convaincu que l'oubli-refoulement ne saurait passer simplement, par un processus d'affaiblissement psychique, à une forme plus anodine de l'oubli. Le détour par la conscience, qui peut permettre la guérison, est indispensable pour qu'un oubli non pacifié puisse se transformer en un oubli pacifié.

Puis le cours a permis de montrer que, de nos jours plus que jamais, l'histoire culturelle de l'oubli comporte une dimension politique. De Giraudoux à Sartre,

en passant par Anouilh et les auteurs italiens Pirandello et Sciascia, l'oubli individuel des personnages de roman ou de théâtre devient la métaphore des crises d'amnésie qui ont secoué les peuples de l'Europe durant les grandes guerres de ce siècle. Dans certains cas, la tentation d'un oubli total se présente ici comme une cure bénéfique permettant de commencer une nouvelle existence et de gagner ainsi l'avenir au prix du passé : « J'existe, moi, malgré toutes vos histoires » (Anouilh : *Le Voyageur sans bagage*).

Dans ce contexte historique, la littérature-témoignage de la Shoah (Elie Wiesel, Primo Levi, Jorge Semprun, Saul Bellow) s'est inscrite comme thème majeur du cours. Les crimes commis contre l'humanité sous les ordres des nazis pendant la dernière guerre n'admettent ni amnésie ni amnistie. Et cela d'autant moins que le génocide de six millions de Juifs européens correspond, dans l'intention des bourreaux, à la volonté de réaliser un monstrueux « mémoricide » destiné à faire disparaître une culture de la mémoire qu'Elie Wiesel définit en ces termes : « *To be a Jew is to remember* ». Il est donc nécessaire que la mémoire juive, dans la mesure où elle a survécu à cette catastrophe historique, soit protégée par l'interdiction formelle d'oublier. Aucun « art de l'oubli » ne peut être légitimé face à la Shoah.

H. W.

PUBLICATIONS 1996/1997

Lethe. Kunst und Kritik des Vergessens (Munich, Beck, 1997, 317 p.).

En allemand, c'est mentir que d'être poli ? dans *Europe plurilingue* (Paris, ARLE, 1996, pp. 7-38).

Warum will Kant seinen Diener Lampe vergessen ? dans *Merkur* 51 (1997, pp. 41-51).

Nietzsche's Art and Power of Forgetting, dans *Social Science Information* 36 (1997, pp. 7-14).

Eine Ode Friedrichs des Grossen auf das Vergessen, dans *Romanische Forschungen* 109 (1997, pp. 52-62).

Le style c'est l'homme c'est le diable, dans M.B. van Buuren (éd.) : *Actualité de la stylistique* (Amsterdam, Rodopi 1997, pp. 5-18).

Fest im Sattel. Hoch zu Ross. Betrachtungen zu Werner Ross anlässlich seines 85. Geburtstages am 27. Januar 1997 dans *Ich schreibe, also bin ich. Werner Ross zum 85. Geburtstag*, éd. par Wolfgang Bergsdorf (Bonn, Bouvier, 1997, pp.14-27).

Prefazione à Gianni Gasparini : Frantume d'Oro (Castel Maggiore, Book Editore, 1997, pp. 7-9).

CONFÉRENCES 1996/1997

- *Ökonomie und Ökologie im internationalen Sprachverkehr* (Tokyo).
- *Textgrammatik* (Tokyo).
- *Warum will Kant seinen Diener Lampe vergessen ?* (Münster, Kyoto).
- *Sprache und Gedächtnis* (Hong Kong).
- *Listige Amnesien : Giraudoux, Anouilh, Pirandello, Sciascia* (Constance).
- *Odysseus als Fremder und Gast* (Munich).
- *José F.A. Oliver* (Munich).
- *Une Ode sur l'oubli de Frédéric le Grand* (Paris).

DISTINCTIONS

- 1996, Prix Ernst Hellmut Vits (Münster).
- 1997, Prix hanséatique Goethe (Hambourg).